

L'ÉTRANGÈRE

CLAUDIA DURASTANTI



L'ÉTRANGÈRE

Traduit de l'italien
par Lise Chapuis

BUCHET • CHASTEL

*Lise Chapuis tient à remercier sa collègue et amie Maria Baiocchi
pour l'aide précieuse qu'elle lui a apportée au cours
de la traduction de ce roman.*

Titre original : *La straniera*
© 2019 Claudia Durastanti & La nave di Teseo, Milan

Couverture originale :
Editora Todavia, São Paulo, Brésil
Design © Violaine Cadinot

Et pour la traduction française :
© Buchet/Chastel, Libella, 2021
Cette édition a été publiée en accord avec La nave di Teseo
en collaboration avec Books And More #BAM, Paris, France.
Tous droits réservés.

ISBN : 978-2-283-03372-2

SOMMAIRE

Famille	9
Voyages.....	69
Santé.....	181
Travail et argent.....	229
Amour.....	255
De quel signe es-tu ?	281

Famille

À une grande douleur, succède un calme solennel.

Emily Dickinson

Mythologie

Ma mère et mon père se sont connus le jour où il a tenté de se jeter du haut du Ponte Sisto au Trastevere. C'était l'endroit idéal pour tomber : même s'il était bon nageur, le choc contre l'eau l'aurait paralysé, et le Tibre, à ce moment-là, était déjà toxique et vert.

Ma mère marchait toujours la tête rentrée dans les épaules, comme pour se protéger de la pluie, surtout quand elle était seule, mais ce jour-là elle s'était arrêtée en passant sur le pont et avait vu un grand gars à califourchon sur le parapet. Elle s'était approchée pour le prendre par l'épaule et le tirer en arrière, peut-être qu'il y avait eu un bref corps à corps. Elle l'avait aidé à se calmer, respirer lentement, ensuite ils s'étaient promenés à travers la ville, s'étaient saoulés, et avaient fini dans un hôtel où les draps étaient raides et puaien l'ammoniaque. Au petit matin, ma mère s'était rhabillée et était partie. Il fallait qu'elle rentre dans son internat et mon père lui avait paru trop agité ; elle n'avait même pas essayé de lui secouer l'épaule pour le prévenir.

Le lendemain, quand elle avait franchi le portail de son école avec ses camarades, elle l'avait vu, bras croisés, appuyé à une voiture qui ne lui appartenait pas, et à cet instant-là elle avait compris qu'elle était fichue. J'ai toujours envié l'expression mystique

et funeste qu'elle a en racontant cette histoire, toujours été jalouse de cette apocalypse.

Ce jour-là, devant l'école, mon père portait un jean étroit, une chemise bleue, manches retroussées, et il fumait une Marlboro rouge, il en fumait deux paquets par jour.

Il était venu la chercher devant un institut public sur la Via Nomentana, et c'est là que leur vie commune avait commencé.

« Comment a-t-il fait pour me retrouver ? » disait-elle. Quand j'étais petite et qu'elle me racontait cette histoire, elle faisait de mon père une sorte de sombre magicien qui pouvait nous intercepter n'importe où dans le temps et l'espace, alors je la serrais très fort sans répondre, et je me demandais ce que ça faisait d'être désirée comme ça par un homme.

Puis j'ai grandi et j'ai commencé à lui faire remarquer une chose évidente : « À Rome, il n'y avait qu'une seule école pour les filles comme toi, ce n'était pas si difficile que ça. » Elle hochait la tête d'abord pour acquiescer et ensuite pour dire que non, il l'avait trouvée parce qu'il devait la trouver, c'était écrit. Ils avaient beau avoir divorcé, elle ne s'était jamais repentie de l'avoir éloigné de ce pont : il était sourd, elle aussi, et leur relation avait quelque chose de plus intime et de plus profond que l'amour.

* * *

Mon père et ma mère se sont connus le jour où il a essayé de la sauver alors qu'elle se faisait agresser devant la gare du Trastevere.

Il s'était arrêté pour acheter des cigarettes et s'apprêtait à remonter dans sa voiture quand son attention avait été attirée par les gestes agités et brusques de quelques voyous qui donnaient des coups de pied à une fille pour lui arracher son sac. Après les avoir effrayés et mis en fuite, il avait porté secours à

ma mère et l'avait persuadée de venir chez lui pour se rafraîchir. À cette époque-là, il vivait encore avec ses parents et ceux-ci, en voyant cette fille à peine plus qu'adolescente, avec sa peau brune et ses cheveux encore mouillés après la douche, l'avaient prise pour une orpheline.

À vingt ans, ma mère avait un grand sourire grossier, des dents de fumeuse, des cheveux bruns et raides, le genre de coupe mi-longue qui ne flatte jamais personne, et parfois elle mettait des barrettes en écaille. Elle vivait dans un internat, dormait souvent dans la rue, suivait les cours de manière épisodique et faisait des petits boulots pour arrondir la somme que ses parents lui envoyaient des États-Unis, mais elle n'arrivait pas à l'heure.

À partir de ce jour-là, ils avaient commencé à sortir ensemble : ils parlaient la même langue faite de râles et de mots prononcés trop fort, mais c'était leur comportement qui attirait les regards dans la rue. Ils bousculaient les passants sans se retourner ou s'excuser, ils dégageaient quelque chose de différent : il avait les cheveux châtain clair, une bouche pulpeuse, des traits élégants, elle lui arrivait à peine à l'épaule et avait l'air de sortir d'un repaire de guérilleros dans la jungle.

Il y a longtemps, mon père était capable de surgir du néant : souvent, quand elle partait rendre visite à sa famille aux États-Unis ou qu'elle disparaissait quelques jours, ou bien plus tard, alors qu'ils étaient déjà séparés, il faisait une apparition au terminal départs de l'aéroport juste au bon moment, ou alors il se montrait derrière une porte vitrée, sortait à l'improviste d'un ascenseur, claquait la portière de la voiture, l'obligeant par ce mouvement brusque à lever les yeux.

Elle le reconnaissait à sa posture dégingandée, aux cigarettes qui rougeoyaient ; il la trouvait comme un chasseur blessé à mort trouve les animaux quand tous ses sens lui font défaut : en se fiant

L'ÉTRANGÈRE

à son instinct rageur. Mon père et ma mère ont divorcé en 1990. Ils se sont rarement vus depuis, mais chacun d'eux fait débiter leur histoire en disant qu'il a sauvé la vie à l'autre.

Enfance

Ma mère est née les derniers jours de 1956 dans une ferme sur les bords de l'Agri, un fleuve de la Basilicate. Mes grands-parents paternels avaient l'habitude de loger en ville l'hiver plutôt que dans cette construction à moitié en ruine, mais ils avaient été surpris par la neige et c'est comme ça que ma mère est née dans une étable entourée de chats et de bêtes maigres. Ses parents travaillaient dans les champs et elle passait la plupart de son temps avec ses grands-mères. L'une d'elles était une *accidental American* comme moi : elle était née dans l'Ohio, où son père était de passage – on ne sait rien de ce nomade ou soldat de fortune, si ce n'est qu'il est à l'origine d'une incroyable série de migrations inconsidérées –, après quoi elle était repartie en Basilicate avec sa mère, devenant ainsi une immigrée à l'envers qui quittait le futur pour se désintégrer dans le passé. (À six ans, j'allais finir de la même façon qu'elle, en passant de Brooklyn à un village de la Lucanie où il y avait plus de têtes de bétail que d'habitants.) Dans ce village, on la traitait comme une personne mystérieuse : même si elle ne parlait jamais anglais, elle avait toujours des produits de marques bizarres, des tissus de jean qui résistaient à l'usure et des bougies qui pouvaient brûler des heures sans fondre. Mon autre grand-mère était silencieuse et

vulnérable, son monde était régi par des apparitions cendrées dans le ciel, des exorcismes réalisés en posant une cuillère en argent sur le front, elle suivait les processions pieds nus et était persuadée d'avoir un dialogue privilégié avec la Sainte Vierge.

Quand j'étais petite, ma mère m'emmenait me promener au bord du fleuve où elle était née, et j'avais de la peine à le faire coïncider avec les eaux mythiques et tumultueuses dans lesquelles elle avait été plongée à l'âge de quatre ans pour faire tomber la fièvre de sa méningite. Dès qu'ils s'étaient aperçus qu'elle avait une très forte fièvre, ses parents s'étaient empressés de la tremper dans l'eau mais selon les médecins et les voisins ce remède improvisé ne servirait à rien. L'infection pouvait la rendre aveugle, folle, sourde, ou la faire mourir, et toutes les femmes occupées à veiller sur son existence et à prier à côté du petit lit dans lequel elle était recroquevillée, éteinte, s'étaient prononcées pour la surdité. La vie allait être difficile pour elle, mais au moins elle verrait le monde, et elle trouverait un moyen de se faire comprendre.

Mon grand-père Vincenzo avait la peau mate, il était de petite taille, et coureur de jupons. Quand, avec ma grand-mère Maria, ils ont émigré aux États-Unis dans les années soixante, ce n'était pas à cause de la pauvreté – pauvres, ils l'étaient –, ou à la recherche d'un meilleur travail, mais parce qu'il était trop galant avec les femmes du village et que ma grand-mère en souffrait. Il jouait de l'accordéon dans les mariages et les fêtes, portait des pantalons foncés et des chemises aux manches retroussées jusqu'au coude, et dans ses cheveux lissés en arrière à la brillante, il n'y en avait pas un seul de blanc. Leurs fiançailles avaient été arrangées : ils étaient cousins au premier degré et parfois, à entendre les bavardages et commérages des gens du pays, on aurait dit que si mes oncles étaient de petite taille, si ma mère était devenue sourde, c'était en raison de cette mauvaise

recombinaison sanguine. Mes grands-parents avaient enfreint les lois de l'éloignement et avaient été punis pour cela, cependant ma mère a perdu l'ouïe à cause d'une maladie infectieuse et mes oncles étaient de petite taille comme beaucoup de garçons du Sud à l'époque. Les aristocrates et les vampires s'accouplaient entre eux pour préserver leur espèce ; par contre, à en croire les anthropologues superficiels, certaines tribus africaines le faisaient pour éviter les malédictions, alors qu'en fait il existait des codes bien précis pour empêcher une trop grande proximité familiale entre personnes qui s'aimaient ; parfois il était même impossible de se fiancer avec un jeune homme qui avait le même animal guide. Qui sait si dans ma famille les amours qui s'étaient mal terminées n'étaient pas justement dues à cela, à la rencontre de fantômes et de totems incompatibles.

Ma grand-mère a été une femme digne de la littérature campagnarde : paisible alors que son mari était pyrotechnique, pratique autant qu'il était superficiel. Elle avait la peau claire, une grande bouche fine. Adolescente, elle avait eu le béguin pour un autre garçon, timide comme elle, mais mon grand-père était celui que voulaient toutes les filles, alors elle n'avait pas le choix : renoncer à l'envie des autres, c'est le vrai tabou dans un petit village. Si quelqu'un disait une méchanceté, elle secouait la tête ou fermait la bouche du malheureux ; elle se mettait rarement en colère. Elle ne savait pas comment défendre sa fille quand les gens l'appelaient « la muette » ou lui disaient qu'elle était une pauvre petite malheureuse dont Dieu devait prendre particulièrement soin.

En réalité ma mère se défendait toute seule et n'éprouvait aucune indulgence à l'égard de ceux qui ne la comprenaient pas quand elle parlait : à l'âge de quatre ans, elle a renversé une marmite d'eau brûlante sur une voisine qui disait des méchancetés sur son compte, elle l'avait compris à voir ses gestes et ses

regards pleins de commisération. Ensuite elle était restée à rire à la fenêtre, suscitant une secrète approbation dans sa famille.

Elle ne s'entendait bien qu'avec ses frères et ses grands-mères qui parlaient le dialecte les dents serrées ; elle ne pouvait pas lire les mots sur leurs lèvres, mais elles avaient l'instinct des gestes et elles la touchaient tout le temps, de la même façon que ma mère m'a toujours touchée. En fait ses frères ne croyaient pas qu'elle était sourde et, quand ils jouaient à cache-cache et comptaient à voix haute en la laissant toute seule dans les ruelles du village, ce n'était pas pour l'exclure mais parce qu'ils savaient bien qu'elle était capable de s'orienter. Pour eux, ma mère n'était pas une victime, et elle n'a jamais été à leurs yeux quelqu'un de spécial. Aujourd'hui encore, maintenant qu'ils ont mené des vies très différentes et que mes oncles ont presque désappris l'italien après soixante ans passés aux États-Unis, ils lui parlent comme si elle pouvait les entendre, et ils ont ces conversations comiques et décalées typiques des familles éclatées.

Enfant, ma mère était vive, hostile, et ses parents ont décidé, pour la discipliner, de l'envoyer en pension chez les religieuses, à Potenza. Les enseignantes la reconnaissaient à son sourire aveuglant ; quand elle n'avait pas l'uniforme, elle portait des tricots à rayures et se montrait rarement avec une poupée à la main.

Dans ce collège, c'est par la torture qu'elle a appris à s'exprimer. À la maison, nous n'avons jamais eu de grands couteaux de cuisine : ils lui rappelaient ses années d'école, quand les sœurs de l'ex-Institut des Filles de la Charité canossiennes lui posaient un couteau sur la langue et lui disaient de hurler pour lui apprendre à tirer des sons de ses cordes vocales, ou lui faisaient toucher des fils électriques en lui ordonnant de crier encore plus fort. C'est comme ça que ma mère a appris à reconnaître le son de sa voix.

Elle parvenait à parler mieux que les autres filles de l'Institut parce que, après la méningite, il lui était resté quelques résidus

d'ouïe qui se sont peu à peu effacés avec le temps jusqu'à disparaître totalement. Au début elle ne vivait pas dans un caisson hyperbare de silence, sa cochlée s'était brisée de manière irrégulière, et du coup les sons allaient et venaient, faisant du monde un lieu de présences fantasmagoriques et de hurlements soudains. Parfois elle essaie de me décrire la terreur qui la tient en permanence du fait d'être malentendante et affligée de maux de tête continuels : c'est comme si elle vivait avec quelqu'un dans son dos qui cherche sans cesse à l'effrayer. Quand nous étions petits, mon frère et moi nous le faisons vraiment, nous surgissons brusquement dans une pièce et lui sautions sur le dos pour lui faire sentir la secousse du contact en espérant la faire rire, mais elle réagissait à nos assauts par de longs silences durant lesquels nous nous repentions de notre cruauté, pas assez cependant pour ne pas recommencer. La crainte d'une éventuelle agression a transformé son corps de manière irréversible, a courbé son dos et l'a rendue incapable de regarder les gens droit dans les yeux.

Dans sa pension, ma mère a appris la langue des signes. Elle l'a utilisée avec les religieuses qui étaient ses enseignantes, avec ses amies sourdes, plus tard avec mon père, même si lui détestait faire des gestes, mais jamais avec les gens qui entendaient. Elle n'a jamais demandé à ses parents ni à ses trois frères d'apprendre cette langue, elle ne l'a pas demandé à ses enfants. Il ne m'est pas difficile de comprendre pourquoi elle a renoncé à imposer sa langue privée, moi qui ai eu peur pendant longtemps de parler à voix haute : la langue des signes est théâtrale et visible, elle vous expose tout le temps. Elle fait tout de suite de vous un handicapé. Sans les gestes, vous pouvez avoir juste l'air d'une fille un peu timide ou distraite. Avec son habitude de lire sur les lèvres des autres pour déchiffrer ce qu'ils disaient jusqu'à s'en abîmer les yeux et les nerfs, avec sa voix haute et forte aux accents irréguliers, ma mère donnait seulement l'impression d'être une

immigrée qui ne connaissait pas la langue, une étrangère. Parfois, quand elle prenait l'autobus et que les chauffeurs lui demandaient si elle était péruvienne ou roumaine, elle acquiesçait sans autre explication, presque flattée par leur erreur.

En plus de l'ouïe, ma mère a perdu d'autres choses : une amie dans l'eau, lorsqu'elle était pensionnaire.

Un été, les petites filles étaient parties en colonie de vacances avec les religieuses, elles portaient des maillots de bain vert émeraude et des petits chapeaux de toile noués sous le menton par un cordonnet. L'une de ces fillettes s'était éloignée vers le large, elle n'avait pas pu crier et avait coulé en vrille.

Cela avait été un traumatisme pour toutes les élèves et dès lors les histoires horribles sur la façon dont elles pouvaient mourir avaient commencé à se multiplier : les légendes que, au moment de dormir, se racontaient ces petites filles – toutes des danseuses involontaires, secouées en permanence de mouvements et de repréailles internes – ressemblaient à ces histoires qu'on lisait dans les feuilletons du XIX^e siècle, illustrées d'images de jeunes épouses mortes et enceintes qui accouchaient dans leur cercueil – des chroniques véritables d'une époque. Sauf qu'à la place, il y avait une jeune sourde incapable de communiquer, enterrée à cause d'une trompeuse interruption des battements du cœur, et lorsqu'on rouvrait le cercueil, on trouvait ses doigts décharnés contre le bois, comme ceux du Rosso Malpelo de la nouvelle de Verga dans une carrière de sable rouge. La mort de cette camarade m'a été racontée avec tous les détails les plus atroces et c'est la raison pour laquelle ma mère a aujourd'hui encore peur de prendre l'ascenseur toute seule, et moi de nager.

Ma mère rentrait chez elle à San Martino d'Agri pour les vacances d'été, jusqu'au moment où ses parents sont partis pour les États-Unis en la laissant en Italie, comme son frère aîné, pensionnaire lui aussi. Mes grands-parents s'apprêtaient à devenir

des émigrés, il leur fallait conquérir une autre langue sans jamais avoir bien parlé celle à laquelle ils appartenaient. Ma mère était scolarisée dans une bonne institution, il n'y avait pas de bonnes raisons pour qu'elle ne reste pas en Italie. Malgré ses révoltes quotidiennes, elle aimait bien les religieuses et était bonne élève. En fait, ma grand-mère a bien essayé d'emmener sa fille avec elle, mais, au cours d'une réunion, les enseignantes lui avaient demandé : « Tu veux vraiment qu'elle ne sache plus parler et qu'elle se sente seule dans un milieu inconnu ? Est-ce qu'elle ne peut pas vous rejoindre plus tard ? », alors, accablée déjà par les soucis de son propre départ, elle n'avait su quoi répondre.

Ma mère avait douze ans quand ils ont quitté l'Italie et, avant de partir, ils lui ont apporté une robe blanche et des petites chaussures vernies qui n'étaient pas de son âge. Après leur départ, ma mère est devenue encore plus difficile et violente, mais quand je lui demande si elle ne s'est jamais sentie abandonnée, elle prétend que non. Ses parents avaient à peine le certificat d'études, c'étaient de braves personnes, gaies, pas particulièrement raffinées, et pourtant ils ont eu une intuition fondamentale : ils ne seraient pas toujours là, ils ne pourraient pas protéger leur fille à tout moment. Ma mère devait devenir indépendante et elle l'est devenue. La vie de mon père allait se dérouler de manière différente.

* * *

La mère de mon père était une couturière avenante, fille d'un berger de Canale Monterano et d'une femme de Monteleone di Spoleto qu'il avait connue au cours de la transhumance. Elle a grandi dans un village de l'Ombrie avec sa mère et ses frères et sœurs ; l'homme de la famille était une présence insignifiante qui ne se matérialisait qu'en été. Elle s'est toujours bien entendue

avec ses frères, tandis qu'elle avait des problèmes d'intimité et de jalousie avec ses sœurs.

À l'aînée, elle lui a volé son fiancé, celui qui allait devenir mon grand-père.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, ma grand-mère Rufina avait été engagée par une famille de gens riches pour qui elle cousait les vêtements. Elle était courtisée par un soldat allemand qui avait enlevé son plus jeune frère, persuadé qu'il s'agissait d'un sympathisant communiste. Ma grand-mère était allée reprendre le petit frère à pied dans une ferme au bout du village : son frère n'était pas communiste, il était juste en train de se balader. Et du coup je n'ai pas eu le privilège d'avoir des résistants dans ma famille, juste des personnes plus ou moins consentantes face au pouvoir. En échange du petit frère, ma grand-mère avait promis de raccommoder les chaussettes et les chemises des soldats. Un jour, alors qu'il venait de lui apporter un panier de linge à laver, l'Allemand avait dit à voix haute : « Si moi avoir chance, revenir chercher la blonde. » Elle était dans une autre pièce, la tête penchée sur sa boîte à couture, et elle n'avait pas rougi. En fait, jeune, elle avait les cheveux cuivrés, et aujourd'hui encore cette inexactitude reste comme une offense pour elle. Ma grand-mère Rufina détestait les fascistes et les communistes, mais elle était gentille avec les Allemands : les jeunes nazis étaient menés par le bout du nez, comme tout le monde, mais au moins ils étaient étrangers, et c'était plus facile de s'entre-tuer avec des inconnus.

Jeune fille, elle avait été aussi courtisée par le photographe d'un village des environs qui lui envoyait des lettres par l'intermédiaire d'un voisin, elle ouvrait des enveloppes où elle trouvait des photos de soleil couchant qui la mettaient mal à l'aise et l'ennuyaient ; l'art l'a toujours ennuyée.

Le médecin d'un autre petit village prenait souvent part aux réceptions données dans la maison des riches chez qui elle

travaillait comme couturière, il l'invitait à danser le tango mais elle avait honte. Le médecin lui plaisait beaucoup, mais ma grand-mère savait qu'elle était ignorante. Elle ne lisait pas de livres, elle savait à peine écrire. Elle était belle, mais qu'est-ce qu'elle aurait fait si elle avait été la femme d'un médecin ? Elle l'aurait gêné, et c'est pour cela qu'elle s'était fiancée puis mariée avec le maréchal-ferrant, l'ancien amoureux de sa sœur aînée.

Elle n'éprouvait pas de remords à le lui avoir enlevé : entre-temps, il y avait eu la guerre, les choses avaient changé. Mon grand-père « sortait par la porte et rentrait par la fenêtre », et il avait compris que malgré ses coiffures recherchées et sa vanité, cette fille-là était terrible pour ce qui était de faire des économies, et obsédée comme lui par l'argent.

Ils avaient tous les deux un bon travail, et ils s'y consacraient sans en parler ; quand ma grand-mère est tombée enceinte, elle ne savait même pas qu'elle allait perdre les eaux, elle ne pensait qu'à coudre avec sa Singer d'occasion achetée à crédit quand elle avait seize ans.

Ils ont eu trois enfants. L'aînée n'est plus là et le dernier, mon père, est né sourd.

La tante que je n'ai pas connue, Wanda, est morte à l'âge de trois ans. Ce jour-là ma grand-mère teignait des tissus dans une bassine en utilisant de l'eau bouillante pour mieux fixer les couleurs, et elle était allée surveiller un plat sur le feu ou peut-être recevoir quelqu'un qui avait frappé à la porte. C'est un détail qui change chaque fois qu'elle raconte cette histoire. Elle était revenue dans la pièce et avait trouvé la petite dans la bassine. Elle avait changé ses pansements pendant des jours, mettant de l'huile pour hydrater la peau fripée et fine comme une toile d'araignée, assistée par les parents et les voisins ; la petite était morte quelques jours plus tard. Sur la photo qu'on voit dans la niche mortuaire de la famille, elle a la peau altérée par la

postproduction de l'époque, une robe trop bleue et des boucles : c'était déjà un fantôme.

Ma grand-mère Rufina n'a pas été beaucoup à l'école et maîtrise mal la conjugaison mais elle a l'habitude de nommer les couleurs de manière particulière, en se référant à une nomenclature en voie de disparition : dans son monde, il n'existe pas de bleus, il existe le lavande et le bleuet. Je vais la voir, elle me montre des gants en peau ou des jupes étalées sur le lit ; si je lui demande ceux qui sont « marron », elle dit « tête de nègre », elle corrige le rose en cyclamen, distingue le pervenche du myosotis ; pour elle, il est important de nommer les choses par leur nom, elle insiste là-dessus, et moi, pendant ce temps, je pense à sa fille morte, tuée par la couleur.

Elle prétend que mon père est devenu sourd à cause d'une frayeur qu'elle a eue en traversant la rue quand elle était enceinte de lui ; une voiture avait surgi brusquement, la faisant hurler au milieu de la chaussée. Au début elle faisait comme si ce n'était pas vrai, comme s'il pouvait l'entendre, et la mère et le fils n'ont jamais été aussi unis qu'en ces jours-là, insensibles à l'évidence autant l'un que l'autre. Mon grand-père ne parlait pas beaucoup, ce doit être quelqu'un d'autre qui a violé l'intimité feutrée de leurs conversations et lui a fait comprendre qu'il fallait consulter des médecins parce que le petit ne répondait pas quand on lui parlait. Après les visites sans résultats dans les cliniques, ça avait été le tour des pèlerinages : mes grands-parents n'avaient pas assez d'argent pour aller à Lourdes mais mon père avait pourtant bénéficié de l'imposition des mains du Padre Pio, même s'il s'était ensuite réveillé toujours sourd et sans stigmates. Ce n'était pas un enfant agité, il n'était devenu difficile que lorsque ses parents l'avaient envoyé en pension sur la Via Nomentana pour qu'il suive un enseignement.

ENFANCE

Ma grand-mère allait le chercher tous les week-ends, endurant plusieurs heures d'autobus entre Monteleone di Spoleto et Rome, sur des routes tortueuses au milieu des forêts de conifères et des rochers recouverts de grillages pour prévenir les éboulements. Finalement, avec mon grand-père, ils avaient décidé de déménager à Rome pour faciliter les visites. Elle avait été une des plus belles filles du village, celle qui se tenait droite, mais quant à la maternité, elle avait eu tout faux.

En ville elle était devenue concierge mais elle n'avait pas du tout le caractère de la profession, elle passait la serpillière sur les escaliers et ne cancanait pas. Son mari ferrait les chevaux au Testaccio, dans un endroit où cela ne se fait plus aujourd'hui, entre des arcs en ruine et des ateliers, là où Rome était cuir et rouille avant de se noyer dans le Tibre.

Adolescence

« Tu ne peux pas faire tout le temps la vedette », braillaient en gestes les camarades de classe de ma mère pendant que le professeur expliquait quelque chose au tableau, et pour attirer son attention elles donnaient des coups de pied dans sa chaise ou faisaient tomber ses crayons.

Elle ne levait pas la tête et se refusait à répondre, mais quand ses camarades de chambre voulaient à tout prix savoir pourquoi c'était toujours elle qui devait avoir le rôle principal dans les spectacles de Noël ou de fin d'année scolaire, elle rétorquait que c'était obligé, elle était la meilleure. Après quoi, pour détourner leur attention, elle les aidait à raccourcir leurs jupes de laine en décousant les bords avec une petite paire de ciseaux. Les pensionnaires se promenaient le long des couloirs en tirant les fils de laine, chaque jour un peu de peau en plus à montrer, en attendant les visites à l'Institut des garçons qui avaient lieu environ une fois par mois. Pendant ces rassemblements, ma mère voyait souvent son frère Domenico, qui était timide et défaitiste, et elle essayait de lui trouver une fiancée. « Les sourdes sont marrantes et décomplexées », lui disait-elle. Mais lui, il craignait qu'elles ne soient comme elle, et il laissait tomber.

Les camarades de classe de ma mère étaient persuadées qu'après son diplôme, elle tenterait une carrière au théâtre – une sourde qui fait l'actrice, c'est tellement évident, toute sa vie est une performance –, tandis que les religieuses voulaient plutôt l'orienter vers une formation artistique. Elle dessinait bien, elle remplissait ses cahiers de corps sans tête et d'yeux arrachés, mais quand on lui faisait des compliments, elle haussait les épaules : façon de dire qu'elle n'était pas idiote, c'était facile de lui trouver du talent juste parce qu'elle n'avait pas autre chose.

Le pensionnat de Potenza ne gardait les jeunes filles que jusqu'à un certain âge, après quoi soit elles rentraient dans leur famille, soit elles trouvaient une place dans un autre institut.

Comme sa famille était de l'autre côté de l'océan, ma mère s'est trouvée dans l'obligation de déménager d'un pensionnat dans un autre, ou d'aller vivre chez des gens qui accueillaient les jeunes sans famille en échange d'argent. Mon grand-père lui trouvait des logements temporaires dans le sud de l'Italie par l'intermédiaire d'un notaire qui lui servait de tuteur, il lui envoyait régulièrement des chèques et ils se parlaient souvent au téléphone. Chaque fois que ma mère sentait monter sa haine envers ses camarades de classe ou qu'un homme entrait dans sa chambre en pensant qu'elle ne savait pas comment hurler, elle courait vers une cabine téléphonique et demandait à la standardiste un appel en PCV, puis elle attendait la sonnerie prolongée qui annonçait la communication avec l'Amérique, le seul son qu'elle comprenait vraiment et qui se dilatait en cercles concentriques et vibrations à l'intérieur de son oreille jusqu'à se planter dans tout son corps après s'être transformé en voix de son père. Elle lui racontait ses journées sans comprendre ou sans entendre ses réponses, mais elle pouvait intercepter un courant le long de la ligne téléphonique, remplie de la certitude que son père l'écoutait quoi qu'elle dise.

Parfois il lui payait le billet pour qu'elle vienne à New York, ils se retrouvaient dans le hall d'arrivée de JFK, et mon grand-père sursautait à la vue de cette fille intelligente et sauvage qui devenait de plus en plus féminine, mais il lui faisait des reproches parce qu'elle disait trop de gros mots. L'été de ses quatorze ans, il l'avait emmenée chez un médecin de Manhattan dont il avait déniché l'adresse dans un magazine où on faisait la publicité pour l'installation par opération chirurgicale d'implants auditifs capables de vous rendre l'ouïe. Le médecin avait parlé longuement avec ma mère avant de déclarer qu'il n'y avait rien à faire ; après quoi, dans le couloir, mon grand-père lui avait balancé un coup de poing. Ensuite, avec ma mère, ils étaient allés à SoHo pour lui acheter un vêtement chaud pour l'hiver, elle voulait une parka. Elle l'appelait So-hò. Sur la photo de la statue de la Liberté qu'ils ont faite ensemble durant une sortie en famille, l'un des deux a écrit « Niù-Iore ».

Aux États-Unis, elle portait des shorts qui laissaient voir ses cuisses brunes et musclées. Alors les voisins lui demandaient pourquoi elle avait des cicatrices sur la jambe gauche : une fois, dans une de ses familles d'accueil, elle s'était jetée au milieu des flammes pour sauver des chatons qui s'étaient glissés dans la cheminée, sans que quiconque fasse un geste.

Son père l'emmenait à Coney Island et restait habillé de pied en cap sur la plage à regarder les plongeurs de ces enfants qui n'étaient pas encore américains mais déjà éparpillés, attentif à ce qu'ils ne se fracassent pas le crâne contre les pontons couverts d'algues tandis que ma grand-mère Maria s'agenouillait sur une grande toile pour distribuer café et gobelets en plastique. Elle riait quand leurs voisins qui venaient de changer de nom lui disaient qu'ils attendaient de la voir en maillot de bain – désormais tous devenus Mike, ou Joe, ou Tony, ils pensaient à leur vie italienne d'avant avec un certain déplaisir – mais elle ne se déshabillait jamais, comme mon grand-père, qui restait

en pantalon et chemise, les yeux rivés sur l'eau. Il pensait à son plus jeune fils qui lui avait demandé de l'argent pour acheter une guitare, à l'aîné qui parlait peu et fumait des cigarettes, même s'il ne savait pas bien aspirer la fumée ; il pensait à son fils le plus beau qui risquait toujours de se faire renvoyer de l'école ou de mettre les adolescentes du quartier enceintes ; et puis il pensait à cette gamine qui avait des griffures primitives sur les jambes et à qui il n'était capable que d'offrir des vêtements pour faire son effet dans les écoles italiennes, même s'il soupçonnait qu'elle les fréquentait peu malgré les bons bulletins de notes qu'elle montrait.

Pour ma mère, Coney Island, c'était la fin de l'été, et des garçons qui la reluquaient par en dessous quand elle tordait ses cheveux en laissant des flaques boueuses sur le sable, ceux qui prenaient peur en entendant ses cris désordonnés chaque fois que les amis de la famille lui couraient après et l'attrapaient par les bras et les jambes pour la balancer à l'eau, persuadés qu'elle criait juste par timidité. Sa peau enduite d'huile solaire restait glissante et mâchée pendant plusieurs jours, son corps comme déjà prêt pour l'onction de la confirmation ; elle avait cessé de croire dans les sacrements quand elle avait quitté les bonnes sœurs mais elle ne l'avait pas encore dit à ses parents.

Tout le monde allait à Coney Island à cette époque-là, mais il y a d'autres plages qui me font penser à ma famille.

Dead Horse Bay est une baie marécageuse, autrefois entourée d'abattoirs pour les chevaux, d'incinérateurs pour les ordures et d'usines qui traitaient l'huile de poisson. Elle doit son nom aux carcasses de chevaux utilisées entre 1850 et 1930 pour produire du fertilisant et de la colle. Une fois débarrassés du moindre résidu de chair, les os des animaux étaient bouillis, après quoi les eaux de cuisson étaient envoyées dans la baie au-dessus de laquelle flottait, en suspension, une fumée radioactive qui pouvait

transformer n'importe quel humain en criminel et n'importe quel criminel en fantôme. Dead Horse Bay a de nouveau changé de fonction en devenant une décharge enfouie afin de réduire au silence les ordures de New York ; le terrain a été comprimé pour contenir les déchets et isoler toute putréfaction, mais à la suite d'une crue et de divers phénomènes d'érosion, la décharge a commencé à se déliter et déverse aujourd'hui encore son contenu sur la plage.

Glass Bottle Beach à Dead Horse Bay est une plage pleine de chaussures arrachées, de bouteilles cassées ou d'emballages de détergents qui n'ont plus cours ; il paraît qu'il y a aussi des os de cheval, mais je n'en ai jamais trouvé. De temps à autre je suis tombée sur des couples occupés à sélectionner les déchets les plus bizarres pour fabriquer des attrape-rêves à accrocher dans le jardin, ils se bouscullaient l'un l'autre et puis lançaient dans l'eau des bouts de verre couverts d'une croûte de boue en se moquant de leur propre manque de goût. Sur la plage, il y a des bateaux échoués, repeints par quelque artiste qui a laissé des messages parlant de paix ou d'apocalypse, rien d'autre, pas de message d'amour personnel, et sur les arbres qui perdent des bouts d'écorce au moindre contact et vous laissent sur les doigts des chrysalides et du sel, il y a des drapeaux américains aux couleurs rouillées, désormais fausses.

C'est un endroit magique et solitaire, plein de charognards, et pourtant aucun musée consacré aux immigrés ne me rappelle autant ma famille que ce cimetière de verre à Brooklyn. Mes grands-parents ont tenté de s'implanter dans un marécage et ils ont changé de fonction et d'aspiration chaque fois que l'Amérique le leur a demandé, juste pour trouver une sorte de calme dans la perte accidentelle des objets qu'ils avaient apportés avec eux, des objets dont les marques ne coïncidaient plus avec la réalité, dépourvus même de valeur affective à l'intérieur

d'une famille qui se disait toujours nouvelle alors que sa lessive euphorique et triste remontait à la surface, telle une décharge requalifiée.

Vers l'âge de quinze ans, ma mère a déménagé à Rome, et c'est à cette époque-là qu'elle a appris à fuguer. Souvent les carabinieri la trouvaient endormie à la Villa Borghèse. Parfois elle sortait la nuit pour s'éloigner de la zone de Boccea où se trouvait son internat – c'était encore un faubourg à l'époque – et elle marchait pendant des kilomètres à la recherche d'un parc en suivant les mailles de la ville qui s'effilochoit entre champs incultes et marécages d'eau saumâtre et puis elle s'endormait en position fœtale sous les arbres, les mains serrées entre les cuisses, s'imprégnant de la rosée dans son dos jusqu'à ce que les chaussures d'un inconnu annoncent, de leurs coups sourds sur la terre humide, que l'on était sur ses traces. Alors elle se relevait et fuyait à nouveau.

Quand elle me parlait de ces fugues que j'allais imiter avec un moindre succès durant mon adolescence, je lui demandais : « Tu avais un endroit où dormir, tu avais de quoi manger. Il y avait des gens qui s'occupaient de toi, alors pourquoi est-ce que tu t'en allais ? »

« Je voulais me sentir libre. » Les seuls endroits où ma mère s'est sentie à l'abri des assauts invisibles dans son dos, c'étaient les forêts et les rues.

* * *

Enfant, il suivait son père, Gorizio, quand il ferrait les chevaux, volait les fers enlevés et les emportait dans les champs. Il enfonçait des piquets de bois dans le sol, accrochait les fers encore tout sales de paille et de fumier, et tirait dedans, éloignant de plus en plus ses cibles.

Mon père s'est toujours senti à son aise au milieu des couteaux, des machines à clouer et des pistolets.

Dans son garage, il garde le sable qu'il a ramassé lors de tous ses voyages sur les côtes, réparti en récipients étiquetés selon la date et la provenance ; dans les cas les plus rares, il décrit aussi les propriétés de ces échantillons. Quelquefois il m'offre une étoile de mer glissée dans une pochette de cellophane, mais seulement après l'avoir repeinte d'une couleur fluorescente et vulgaire. Dans une pièce à l'arrière, il y a des petites boîtes pleines de minéraux et de coquillages, identiques à celles où l'on range les vis dans les quincailleries. Une fois j'ai pris une boîte pleine de morceaux de pierre ponce blanche, sur l'étiquette il était écrit : « Lune ».

À l'école primaire, j'ai eu moi aussi pendant quelque temps une collection de minéraux, sur mes petites boîtes remplies de quartz rose et de pyrites, je marquais « Lave volcanique », « Mars » ou « Hawaï », et disais à mes copines que c'était mon père qui me les avait procurées. À cette époque-là, j'étais capable d'arriver à l'école avec des restes effilochés et éthérés de coton hydrophile en racontant que j'avais cassé un hublot pendant un voyage en avion et que j'avais attrapé des bouts de nuages. On me croyait parfois. Entre mon père et moi, comme nous avons la même prétention de penser qu'on va s'en tirer, c'est à qui raconte le mensonge le plus grandiose.

Après le collège, sa mère l'avait inscrit à un cours pour devenir électrotechnicien. Il aimait les fonctionnements mécaniques et le mouvement des planètes, ses tables de travail étaient toujours tapissées de carnets dans lesquels il notait la distance entre la Terre et le Soleil, et la latitude des déserts. Sa vie ressemblait à une émission de jeu télévisé où la connaissance était émiet-tée en toutes petites notions, c'était facile pour lui d'avoir l'air

intelligent en débitant des connaissances auxquelles ses parents ne comprenaient rien.

Il savait seller les chevaux et travailler le bois, mais il préférait construire des objets de modélisme et brancher entre eux différents circuits électriques, en modifiant les installations jusqu'à ce que le courant les fasse briller, il voulait comprendre comment la lumière pouvait s'interrompre et revenir brusquement. Il a toujours été sensible aux variations de couleurs dans une pièce.

Les enseignantes disaient à ma grand-mère qu'il était trop beau pour être électricien et qu'il devrait devenir acteur. Ces propos remplissaient Rufina d'orgueil, mais mon père rechignait, il ne voulait pas se maquiller et faire semblant. L'été il disputait des courses de motocross avec son frère aîné et d'autres gars du pays, à Monteleone di Spoleto. Je ne sais pas s'il gagnait parce qu'il n'avait pas peur de tomber et allait plus vite que les autres, ou s'ils le laissaient gagner pour lui faire plaisir. Il commençait à avoir des doutes, lui aussi, et cette frustration, cette colère rentrée allait produire des étincelles.

Sa mère l'emmenait à Ostie pour qu'il puisse nager ; à quinze ans, il avait le physique élégant et tonique des garçons de bonne famille. Il avait commencé à boire et à fumer, même s'il n'avait pas d'amis avec qui le faire. À l'école, il ne parlait pas ; dans sa ville d'origine, il y avait d'autres sourds mais ils n'avaient pas le même âge et il ne voulait pas les fréquenter. Il n'aimait pas gesticuler et ne le faisait même pas avec ses parents ; quand il voulait réclamer l'attention de quelqu'un, il tapait sur la table, ou par terre avec les pieds. Quand ses proches essayaient de faire des gestes pour se faire comprendre, il donnait des gifles, éloignait d'un coup sec les mains qui s'agitaient autour de lui : il voulait que les gens scandent bien les mots de manière à pouvoir lire sur leurs lèvres. Bien que vivant à des kilomètres de distance, ma mère et lui avaient adopté les mêmes stratégies de dissimulation.

Il y a des années, l'écologiste Suzanne Simard a démontré que la forêt est un système coopératif et que les arbres « parlent » entre eux pour échanger des substances nutritives, ou les fournir en cas de danger : quand un incendie éclate, les arbres utilisent les *champignons mycorhiziens* présents dans le sous-sol de façon que ceux-ci, à travers un réseau neuronal dense, transmettent les substances vitales aux espèces les plus jeunes, permettant ainsi aux plantes les plus faibles de perdurer. Avant de tomber sur ces théories, je croyais que l'amour coïncidait presque toujours avec le destin et avec une forme effrayante d'ignorance – nous ne savons pas qui nous aimerons, ni pourquoi nous en aurons besoin. Mais quand je pense aux similitudes entre mes parents dans les après-midi mélancoliques et rageurs de leur adolescence, isolés tous les deux comme ils l'étaient, je prends en considération la possibilité que la rencontre de deux personnes ne dépende en rien de la prédestination mais plutôt d'une carte biologique qui se révèle au moment où l'on tombe amoureux l'un de l'autre et où l'on comprend qu'une intelligence primitive gouvernait nos corps et émettait dans l'air, avant même la rencontre, des particules élémentaires capables de traverser des villes, des murs de ciment et des membranes de peau pour entrer en contact avec des substances de même nature et développer une forme de résistance commune, une défense contre les agressions du monde extérieur. Mes parents se sont rencontrés par le biais de réverbérations semblables à celles d'une forêt avant un incendie, et non parce que c'était écrit ; leur futur n'était pas inscrit dans les filigranes d'une bible ou d'un vieil horoscope, c'était seulement une vibration particulière de l'air, une alarme invisible qui invitait à la survie.

Durant son adolescence, mon père a découvert son mode de communication préféré : embêter les gens. Il faisait disparaître des petits bibelots, inventait des croche-pieds, cachait les ciseaux

ADOLESCENCE

ou le nécessaire à couture de sa mère, faisait peur aux gens en surgissant dans leur dos. Nous ne savons pas où il allait quand il ne travaillait pas, mais il avait déjà commencé à avoir des relations sexuelles avec des femmes plus âgées que lui qui l'invitaient chez elles et lui apprenaient ce qu'elles savaient. Étendu sur un lit aux premières heures de l'après-midi dans des appartements aux murs damassés, aux abat-jour orangés et aux cadres soigneusement astiqués que les veuves gardaient sur leur table de nuit, mon père se rendait compte qu'il ne savait pas faire la cour aux gamines de son âge, qui n'avaient pas encore le corps marqué par les renoncements.

Mais ce corps qui lui semblait si beau, si fonctionnel, allait lui aussi s'affaisser un jour ou l'autre. Les handicapés – tous les mots pour les définir sont faibles, inappropriés – sont une majorité cachée : malgré les machines et les prothèses destinées à prouver que la mort n'existe pas, tous ou presque, avec le temps, nous perdrons un superpouvoir, que ce soit la vue, un bras ou la mémoire. L'incapacité de faire des choses que nous devrions savoir faire, l'impossibilité de voir, d'entendre, de se souvenir ou de marcher est moins une exception qu'une destination.

Tôt ou tard, nous finissons tous par être handicapés. Ces gamines, ou ces veuves qui lui avaient donné le goût du sexe, elles aussi, elles seraient handicapées : par rapport à elles, mon père venait seulement du futur.

Quand il allait nager, il disparaissait parfois, s'éloignait vers le large avec tout le poids de l'eau au-dessus de la tête, avançant toujours plus dans la mer.

Jeunesse

Ma mère a fêté ses vingt ans assise sur les pavés de la Piazza Navona, avec un gâteau acheté par les amis qui vivaient comme elle dans la rue. Pour lui faire une surprise, ils avaient fait une collecte et déposé le gâteau sur un bout de carton.

Dans le centre-ville, ma mère fréquentait des personnes qui s'étaient enfuies de chez elles, ou bien des homosexuels, elle les serrait dans ses bras quand elle s'allongeait sur le trottoir, avec ses bottes en cuir et ses chemises à carreaux. Parfois elle arrivait sur la place avec les cheveux rouges ou blonds, et tout le monde lui disait de revenir à sa couleur d'origine, mais elle était têtue et gardait cette teinture qui brûlait ses cheveux. Un été, elle a disparu pendant trois mois pour aller toute seule en Grèce, elle dormait sous la tente et se vantait d'avoir fait sourire un de ces gardes à babouches obligés de rester immobiles. Parmi ses fréquentations de cette période, il y avait une prostituée qui travaillait en appartement et envoyait sa fille dans un collège suisse où elle pouvait monter à cheval, il y avait aussi un des premiers Italiens à avoir subi une intervention pour changer de sexe (après quoi ses parents avaient déménagé et changé de numéro de téléphone sans la prévenir).

Je ne connaissais pas tous les mots que ma mère, dans ses récits, prononçait avec emphase. Je ne savais pas ce que signifiait *prostituée*, par exemple, si bien qu'une fois je lui ai demandé si elle ne pouvait pas l'être elle aussi pour m'acheter un poney. Elle était en train de m'habiller pour aller à la maternelle, je sautais sur le lit, j'avais guetté son sourire troublé tandis qu'elle m'enfilait un tee-shirt, un matin de lumière blanche à Brooklyn. J'aurais voulu l'entendre dire que si c'était nécessaire elle le ferait. Je ne connaissais pas ce mot, je ne savais pas ce qu'était une prostituée, mais je savais que ça impliquait un sacrifice et je pensais le mériter.

« En fait j'avais beaucoup d'amis bourgeois », tenait-elle à préciser de temps à autre, cependant ses descriptions les présentaient seulement comme des jeunes qui portaient des jeans crasseux mais conduisaient des voitures de sport ; ils l'emmenaient parfois chez eux pour la présenter à leurs parents à qui elle disait qu'elle était seule au monde en espérant qu'ils lui donneraient un peu d'argent. Mais au bout d'un moment ils se lassaient eux aussi de son instabilité, et elle revenait au point de départ, avec ses veines intactes et son rire gras et méprisant. C'étaient ses fantomatiques « bourgeois de la zone », des mots que j'ai toujours détestés parce qu'elle les utilisait sans les comprendre, ce qui fait que je suis arrivée à l'université à Rome sans avoir rien compris, en prenant une classe sociale et une éducation pour une autre.

Un jour elle a rencontré Patty Pravo au terminal de l'aéroport, elles allaient toutes les deux embarquer sur un vol pour New York et la chanteuse lui avait fait remarquer qu'elle avait le même sac en cuir qu'elle, comme si c'était une insulte.

Il y a quelques années, j'ai interviewé Patty Pravo pour une revue de musique ; je voulais lui parler de sa garde-robe et d'Aldo Moro, elle voulait parler de son dernier disque. Quand j'avais insisté pour savoir comment elle s'était débrouillée durant ces

années difficiles, elle avait éclaté d'un magnifique rire antique. « Dans les années soixante-dix, j'étais la terreur des radios hyper politisées, mais je n'étais pas de gauche, je n'étais pas de droite. Je ne votais pas, je ne vote pas », avait-elle admis, et j'avais éprouvé une estime embarrassée à son égard. Moi, je n'ai jamais été capable d'échapper vraiment à mon époque.

« Viens me voir, je te montrerai mes vêtements », m'a-t-elle dit avant que je parte, et j'ai pensé que j'irais peut-être, et lui raconterais, qui sait, cette fois où ma mère l'avait croisée à l'aéroport. Je lui aurais demandé : « Tu as vu cette fille brune et bruyante ? Comment était-elle ? Elle t'a envoyé promener quand tu lui as parlé de ce sac, ou bien elle t'a demandé un autographe ? Elle voulait savoir quel mascara tu utilisais, ou elle a eu ce haussement d'épaules caractéristique, plein de fierté, genre "on s'en fiche pas mal !" ? »

Ma mère se glissait dans les interstices de la ville, louvoyant entre la Piazza Navona et le Trastevere de Mario Schifano, avec des ambitions artistiques non avouées.

Au moment où elle se faisait récupérer à l'aéroport de Fiumicino par un gars avec lequel elle avait cessé de parler après un avortement, certains scientifiques, au cours d'une expédition océanographique menée au moyen d'un bathyscaphe nommé *Trieste II*, enregistraient pour la première fois un *whale fall*. Quand une baleine tombe au fond de l'océan et que son corps se décompose, sa carcasse commence à produire des substances capables d'alimenter des colonies entières de bactéries, créatures marines et autres organismes dans un processus d'approvisionnement qui peut se prolonger pendant des décennies. L'animal réinvente l'océan à travers sa mort. Mais on fait parfois exploser les carcasses des cétacés échoués sur les plages car il semble qu'il soit ainsi plus facile de les évacuer : en 1970, dans la petite ville de Florence, en Oregon, on a fait sauter à la dynamite un cachalot

échoué sur le sable qui s'est désintégré en éparpillant des restes sur deux cent quarante mètres à la ronde. Au lieu de procurer du combustible à l'océan et de régénérer la matière, les cétacés sacrifiés à la dynamite dispersent des détritiques, défoncent les coffres de voitures et répandent partout des bouts de cartilage puant, et c'est en cela qu'un phénomène océanographique ressemble pour moi à certaines périodes de l'histoire : l'engloutissement d'une décennie durant et la déflagration à répétition, entre la mélancolie d'un animal qui s'abîme doucement jusqu'à la décomposition et celui que l'on éventre dans l'insoutenable déflagration du plomb le plus atroce. Ma mère ne pouvait pas entendre les communiqués par lesquels on revendiquait les corps des hommes politiques ni entendre les radios qui donnaient une fréquence précise à l'air, c'était une fille involontaire et non automatique des années soixante-dix. Personne ne pouvait lui apprendre si elle devait être une substance qui coule ou qui explose.

Un ami français qu'elle aimait beaucoup, après une dispute avec sa femme qui l'avait mis à la porte, s'était retrouvé obligé de dormir dans sa voiture. Il avait demandé à ma mère un conseil pour acheter un cadeau à sa fille : aujourd'hui encore elle se demande s'il a vraiment pu lui donner cette poupée, et cette interrogation contient à mes yeux tout le sens de l'amitié, toute l'empathie dont elle a été capable : ma mère était une gamine de la rue, comme d'autres personnes que leurs parents ne voulaient pas, destinées à se perdre dans la nuit romaine au milieu des mimes, des peintres et de tous les Oliver Twist difformes ou scintillants. Avant d'aller dormir, elle me racontait que parmi ces jeunes riches qui avaient fugué, ces filles violées sans père, ou ces personnes qui voulaient changer de sexe ou se droguaient avec l'argent des dessins affreux vendus aux touristes, elle s'était sentie libre, accueillie, comme si toutes leurs conversations n'étaient

qu'un de ces contes du soir racontés à tour de rôle sous le feu des réverbères.

Avec sa meilleure amie, qu'elle avait connue en internat et qui, contrairement à elle, était sobre et sérieuse, elle avait pris pension chez une dame revêche ; comme la salle de bains était sur le palier, elles allaient se doucher à la gare de Termini avant d'aller travailler. Elles se rendaient ensemble à des expositions ou à des conférences, un livre sous le bras, ou un catalogue pris au hasard, elles voulaient faire partie de ces assemblées d'intellectuels désinvoltes, toujours tendus vers un but. Un homme jeune intercepté une nuit lui avait donné cinq millions pour se faire photographier la poitrine comme doublure d'une actrice qui ne voulait pas montrer ses seins, mais avant que sa carrière puisse la porter ailleurs, un de ses amis intimes l'avait persuadée de laisser tomber ; elle était un peu amoureuse de lui, mais elle ne lui a jamais dit.

Ma mère ne se séchait pas les cheveux en sortant de la douche et n'utilisait pas de parapluie ; elle disait que, le matin, elle prenait le bus avec Renato Curcio, mais moi, je ne sais pas qui elle a pu voir, chaque événement chez elle devient de la contre-histoire. Je ne sais pas si elle a vraiment rencontré Patty Pravo à l'aéroport, ni ce qu'elle a bien pu comprendre des Brigades rouges. Nous regardons des documentaires sur cette période historique et nous observons une minute de silence pour les deuils de cette génération, ensuite je lui demande si elle n'avait pas peur, mais elle me répond « nous ne pouvions pas nous le permettre, nous devons lutter », et je me demande toujours à qui renvoie ce pluriel.

Malgré les agressions de la part d'inconnus dans des wagons de train, malgré les types qui lui apportaient des roses en lui disant être des metteurs en scène prêts à lui offrir un rôle, « que des gens qui sont devenus célèbres après m'avoir rencontrée », elle n'a jamais été aussi heureuse de sa vie que pendant cette

période, pas même quand nous sommes nés, mon frère et moi. Tout le bonheur qu'elle a éprouvé par la suite était contenu, déjà limité par les renoncements, reflet d'une joie qu'elle avait emmagasinée ailleurs et qu'elle a parfois été capable de faire rayonner, alors qu'avant de rencontrer mon père, elle rêvait de devenir peintre, ou comédienne, ou de se fiancer avec un garçon à l'ouïe parfaite, quelqu'un d'important à montrer à ses parents ; elle aurait continué à suivre à l'université les cours de biologie que ses employeurs l'autorisaient à fréquenter pour faciliter son insertion sociale. Sa vie pouvait déborder, sortir des digues, et peut-être que c'était à ça qu'elle pensait en se promenant un jour sur un pont au Trastevere quand elle a rencontré

* * *

mon père, dans cette période, voulait mourir à force d'isolement et d'ennui.

Par l'intermédiaire d'un oncle de la Démocratie chrétienne employé au ministère de l'Agriculture, il avait réussi à trouver un travail à la Banca Nazionale del Lavoro. Pendant les vacances, il voyageait tout seul. Il allait à Paris, à Amsterdam ou dans d'autres villes célèbres pour leurs quartiers nocturnes, où il parvenait à se faire comprendre des chauffeurs de taxi grâce à son entêtement, mais il ne voyait pas de sens à ces déplacements. Il commandait des spaghetti alle vongole ou des steaks saignants, ses repas ne variaient presque jamais et il attirait l'attention des serveurs à grands coups de claquements de doigts cavaliers. Dans les boîtes de nuit, les filles avaient de la compassion pour son silence, jusqu'au moment où c'était lui qui les faisait taire.

À dix-huit ans mon père entrait dans une salle de cinéma et en sortait comme le héros d'*Orange mécanique* qui serait incapable d'entendre Beethoven, il y entrait l'année d'après et il était Marlon

Brando dans *Le Dernier Tango à Paris* en deuil pour les femmes qu'il n'avait pas épousées, à vingt-trois ans il allait au cinéma et il se transformait en Travis Bickle de *Taxi Driver* : chaque fois qu'il disait « c'est à moi que tu parles ? » comme le fait Robert De Niro dans le film, même quand personne ne s'adressait à lui, il avait l'air tout aussi fou mais il avait au moins l'alibi de la surdité.

Mon père s'enfonçait dans les salles obscures et en sortait toujours différent, magnifié et troublé, persuadé que les actions de ces personnes allaient devenir légitimes s'il essayait de les imiter dans la vie de tous les jours.

Quand j'ai commencé à connaître mon père, je l'ai fait comme si ce n'était pas une personne réelle : avec lui j'ai appris à aimer le moment où un film se met à déborder de l'écran pour se déverser sur vous, si bien qu'en sortant du cinéma, vous avez malgré vous franchi un seuil ; alors, durant la promenade silencieuse du retour, vous vous apercevez que vous êtes devenue autre chose, la fille amoureuse et blessée de maintenant n'est plus la fille innocente et naïve d'avant. Cette multiplication involontaire des cellules de mon imagination, cette violation constante de ce qui est possible malgré la douleur que cela causera aux autres, j'en reconnais encore la beauté et le poids, même si ce seuil-là c'était ma vie à moi et non la sortie d'un cinéma, et que mon père l'a franchi un nombre infini de fois. Je l'ai vu exercer la furie maniaque de certains personnages de fiction au point de se transformer en un bout de cellulose brûlé sur les bords. Parfois, pendant l'entracte, il m'a aspirée dans sa projection, mais je n'ai jamais été vraiment importante. Pourtant j'ai senti cela : le moment où nos corps imprimés sur la pellicule se ramollissaient avant de prendre complètement feu, quand notre image, juste avant de se désintégrer, atteignait ses couleurs les plus vives, les plus lumineuses.

Nous avons revu ensemble quelques-uns de ses films préférés quand j'allais lui rendre visite à Rome après son divorce d'avec ma mère, même si ce n'étaient pas des films de mon âge. Le soir, je ne voulais pas dormir toute seule sur le petit lit installé dans un débarras de son appartement de célibataire rempli de meubles qu'il avait fabriqués avec des matériaux de récupération, alors je me glissais dans son lit avec lui et mon frère pendant qu'ils regardaient un film où les filles étaient prises en otage dans une banque puis s'enfuyaient avec les voleurs, ou bien c'étaient des dobermans qui déchiquetaient leurs propriétaires. Pendant la nuit, je m'affalais sur la poitrine de mon frère et mon père se mettait en colère quand il me retrouvait comme ça.

À la fin des vacances, en rentrant à la maison, j'ai découvert un recourbe-cils dans la trousse à maquillage de ma mère : après avoir vu *Orange mécanique*, où il était utilisé comme instrument de torture, je n'ai plus regardé cet objet de la même façon ; quand je m'en servais pour me maquiller, même si j'étais encore un peu trop jeune, je revenais tout de suite à la vie imprévisible que je menais l'été en compagnie de mon père. Le recourbe-cils était rangé dans une trousse dont les bords étaient raides de fard à paupières et d'un reste criminel et pâteux de quelques rouges à lèvres, à côté de lames de rasoir Bic rouillées. À vingt ans, quand il lui arrivait d'être triste, mon père prenait les lames de rasoir et essayait de se balafrer la figure. Il ne la supportait pas. Il n'en pouvait plus d'avoir un beau visage, il ne lui avait rien apporté de bon, mais il n'est jamais allé jusqu'au bout.

Et puis un jour, alors qu'il mettait à l'épreuve ses aptitudes de nageur dans un fleuve pollué et dégoûtant, une fille l'avait pris dans ses bras et il avait découvert qu'il avait été toute sa vie à la recherche d'un de ses semblables. Une personne qui ne voulait pas affronter le handicap avec courage et dignité, mais avec inconscience.

Quand il ne sortait pas avec ma mère ou ne la harcelait pas dans les endroits qu'elle fréquentait, il essayait de vendre de la cocaïne Piazza Navona, sauf que c'était du plâtre en poudre. Quelquefois il se faisait prendre, on l'éloignait avec une gifle et il se défendait en riant, en s'affaissant sur les genoux comme une poupée mécanique. Une fois, dans le centre, il était tombé sur un cortège de voitures qui escortaient Andreotti et il avait braqué brusquement pour se mettre à la queue de cette file de voitures : ma mère s'était retrouvée avec une mitraillette pointée droit sur le visage depuis l'autre côté de la vitre. On les avait emmenés à l'hôtel de police, pensant qu'il s'agissait de terroristes, et on ne les avait relâchés qu'une fois avéré qu'ils ne feignaient pas d'être sourds.

Les jeux de hasard étaient l'une des rares choses qu'ils avaient en commun. Ma mère allait souvent à Atlantic City avec ses frères quand elle les retrouvait pour les vacances, tandis qu'au même moment mon père fréquentait différents cercles de jeu à San Lorenzo, sans s'y faire d'amis, en se contentant d'encaisser ses gains. Avec l'argent gagné au poker, il lui achetait des bracelets en argent décorés de pierres d'obsidienne – aucun des deux n'aimait l'or – ou il l'emmenait au casino à Monte-Carlo ou à Venise. Ils pouvaient rester sans manger pendant des jours entiers ou ne manger que des huîtres, ils portaient des habits élégants pour les salles de jeu, mais avaient des griffures au cou ou des chemises auréolées de crasse, car ils évitaient de se laver dans les salles de bains des hôtels pour ne pas chiffonner les serviettes neuves et moelleuses qu'ils allaient voler et emporter. Mon père utilisait des briquets Dupont de collection : la façon dont il se penchait vers elle pour allumer sa cigarette, la main repliée posée à côté de la joue pour la protéger de la flamme, presque comme s'il l'embrassait, était le geste le plus intime dont il était capable.

JEUNESSE

Avec lui, ma mère a appris à s'enfuir des bars sans payer. Quand ils dormaient chez ses parents à lui, ils ne refaisaient jamais le lit, ils ne savaient pas ce que signifiait le mot « je t'aime », et donc ils ne l'utilisaient pas.

Mariage

Tous les matins, ma mère se levait pour aller dans un bureau de la société Agip Petroli, un bâtiment en verre qui donnait sur un étang, dans le quartier de l'EUR. Elle était sténodactylo et avait un salaire qui lui permettait de s'acheter des manteaux en poil de chameau et des bottes en cuir comme les filles qu'elle voyait sur les magazines. À la même heure mon père se rendait dans une filiale de l'ancienne Banca Nazionale del Lavoro, et aucun des deux ne ramassait les mégots ou les mouchoirs abandonnés par terre. Les murs de leur appartement suaient la fumée, les meubles étaient couverts d'une poussière poisseuse de sucre, les tables basses enfouies sous les mots croisés. Lui il collectionnait *Dylan Dog* et *Tex*, elle ne lisait pratiquement que des romans d'amour, avec une préférence pour ceux qui se passaient dans un ranch en montagne.

Ils s'étaient mariés pendant un bref séjour aux États-Unis où ils étaient allés voir mes grands-parents maternels. Ce jour-là ma mère portait un pantalon pattes d'éléphant blanc et un tee-shirt rayé. Mon père avait fait une photo d'elle au moment où elle attendait que le feu passe au vert. Il lui avait dit de ne pas bouger, avait traversé la chaussée en courant ; elle avait cligné des yeux avec le soleil en face, elle souriait à peine et ne savait pas quoi

faire de ses mains. Après ça, ils étaient allés manger du poisson à Chinatown et s'étaient arrêtés pour acheter des babioles aux marchands des rues, il n'y a pas de bagues ou de témoignages écrits de ce jour-là.

Peu après le retour à Rome, elle est tombée enceinte de mon frère. Au réfectoire de son entreprise, elle prenait toujours un steak grillé avec de la salade, la peur de la grossesse l'avait incitée à manger toujours la même chose et à essayer de ne pas prendre de poids, alors même qu'elle était déjà desséchée par le manque d'amis : avec ce travail de bureau qu'elle avait eu grâce à sa belle-mère, elle n'avait rien à raconter aux gens qu'elle avait connus à Piazza Navona ; et d'un autre côté, elle ne pouvait pas présenter mon père à ses amies respectables, de peur qu'il ne se mette à les draguer.

La vie qu'ils menaient ensemble était marquée par des conversations joyeuses qui se transformaient en bris de verre au sol avant qu'elle ait eu le temps de s'en apercevoir. Il disait n'importe quoi pour la faire rire et puis, dès qu'elle riait, il prenait une expression digne d'un interrogatoire de police, lui demandait pourquoi elle avait ri, ce qu'il y avait de drôle et continuait pendant des heures à décortiquer par le menu ses moindres gestes et mouvements, jusqu'au moment où elle s'en allait dans une autre pièce et où il se mettait à détruire les meubles ou à déchirer les livres qu'elle préférait.

Avec l'argent qu'elle avait mis de côté, ma mère lui avait acheté une BMW à crédit. Au lieu d'utiliser cet argent comme apport pour acheter un logement dont il aurait été ensuite impossible de l'expulser, elle lui avait offert une voiture, laquelle avait disparu au bout de quelques mois. Mon père était persuadé que c'étaient les copains marginaux de ma mère qui la lui avaient volée et il menaçait de les dénoncer.

Pour survivre à sa vie quotidienne bancale, ma mère s'était acheté un manuel sur les tarots dans une librairie d'occasion du centre de Rome, et elle avait commencé à prendre des notes sur la façon de calculer les phases lunaires de la folie domestique. Selon les pièces de monnaie du Yi-King, de septembre à février mon père était inhumain, tandis que les autres mois il était seulement instable.

Pour ma mère, prédire la tristesse était plus important que la prévenir.

Elle ne faisait rien dans la maison, elle passait son temps allongée sur le lit à fumer et à fixer le plafond en cercles concentriques. Quand il le lui demandait, elle soulevait son tee-shirt pour lui montrer si ses seins grossissaient, et le soir elle restait tard sur le balcon, assise à boire ou à écrire de longues lettres à ses frères, en décrivant Rome comme une ville où elle ne serait plus seule vu qu'à l'âge de vingt-deux ans elle allait enfin avoir un enfant, la première chose qui serait bien à elle.

Avec l'arrivée de mon frère allaient s'ajouter de nouveaux sons.

Mon père avait installé dans le logement des appareils pour diagnostiquer les pleurs du bébé, en plus des lumières au-dessus de la porte qui permettaient de voir que quelqu'un sonnait. Pour pouvoir accourir dans la chambre et prendre le bébé dans les bras, il avait pris des talkies-walkies qui vibraient.

En 1951, quelqu'un donna à John Cage un livre de Yi-King. Le compositeur commença à s'en servir pour identifier un ordre dans la musique aléatoire, il posait des questions au texte et composait en conséquence, mais pour inventer des sons nouveaux il avait besoin de comprendre également le silence qui était autour. La même année il alla dans une chambre semi-anéchoïque à Harvard, à la recherche du silence parfait. À l'intérieur de cette pièce, il entendit un son aigu et un son grave. Il demanda des explications à l'ingénieur qui était avec lui, et celui-ci lui expliqua

que le son aigu était son système nerveux en train de fonctionner, tandis que le son grave était son sang. Cage a répété cette anecdote toute sa vie sans tenir compte des scientifiques qui soutenaient que c'était impossible, que c'était juste une trouvaille romantique. Selon la compositrice Pauline Oliveros, le caractère véridique de cette découverte n'avait pas tellement d'importance : dans cette pièce, en fait, Cage avait eu le tout premier signe avant-coureur de l'AVC qui allait le tuer, quelque chose qui concernait justement ses nerfs et son sang. D'une certaine manière, il avait entendu son futur.

Tandis que mes parents transformaient leur appartement en un astronef de lumières et de signaux d'alerte indispensables pour identifier les pleurs de mon frère, l'artiste américain Doug Wheeler méditait sur une série intitulée *Synthetic Desert* dans laquelle il voulait utiliser des effets optiques pour reproduire la vastitude du désert et son silence.

En 2017, le musée Guggenheim de New York a reproduit une partie de cette série en réalisant une pièce semi-anéchoïque semblable à celle dans laquelle était entré John Cage bien des années auparavant, une pièce configurée comme un abîme marin. Quand j'y suis entrée, moi, j'ai entendu le bruit de ma salive, le gargouillis de mon estomac, les battements de mes cils même, et malgré cela j'ai eu l'impression de disparaître dans le blanc qui m'entourait. À la différence de Cage, là-dedans je n'ai pas eu la prémonition de mon futur, mais j'ai pensé à mon passé, et au fait que mes parents ont toujours vécu dans une pièce comme celle-là.

Après cette visite au Guggenheim, je suis par hasard passée à côté d'une affiche qui annonçait une performance d'Alvin Lucier, le compositeur expérimental connu pour avoir enregistré en 1969 un morceau intitulé « I Am Sitting in a Room ». Ce morceau tourne autour du bégaiement de Lucier : le compositeur

s'enregistre pendant qu'il récite un texte, puis il reproduit l'enregistrement, l'enregistre à nouveau et procède théoriquement à l'infini jusqu'à ce que les fréquences dans la pièce rendent sa voix impossible à distinguer et qu'il n'y ait plus que des vibrations et des bruissements. Avec « I Am Sitting in a Room », Lucier ne voulait pas démontrer les qualités physiques d'un espace, mais corriger son bégaiement. Il espérait que la musique effacerait un défaut et en fait, à la fin du morceau en question, il n'est plus quelqu'un qui parle mal mais un être humain incohérent comme tous les autres. La première fois que j'ai entendu ce morceau, j'ai pensé à la façon dont l'art peut sauver un individu de la différence, et la différence de la solitude : je n'ai pas toujours aimé la musique expérimentale de John Cage et de ses élèves, mais, par rapport à d'autres genres, j'ai découvert qu'il a une patience et un intérêt pour tout ce qui dévie de notre faculté commune d'entendre.

Dans la pièce dans laquelle vivait ma mère régnaient alternativement l'anémie, le sommeil interrompu et la terreur. Un jour, en rentrant, elle avait trouvé tous les rideaux roulants baissés, les meubles renversés et les bouteilles ouvertes ; mon père était assis dans la cuisine avec un couteau à la main, disant qu'ils avaient quarante-huit heures pour s'enfuir en Hollande. Ils devaient quitter leur travail et s'en aller là où personne ne pourrait les contrôler, dans une communauté hippie qui avait sombré dans le nihilisme. À force de discuter, elle l'avait convaincu d'aller à Brooklyn chez ses parents et elle avait démissionné. Quelques jours plus tard elle était allée retirer ses effets personnels au bureau, entourée de ses collègues persuadées qu'elle ne pourrait jamais retrouver un emploi pareil, en tout cas pas dans une multinationale du pétrole. À partir de ce jour-là, ma mère n'a plus travaillé, elle est partie de Fiumicino pour aller chez ses parents à Bensonhurst avec un enfant blond qui marchait à peine et un

mari habile aux cartes. Quelques années plus tard, c'est moi qui suis née, une minute avant minuit d'un jour d'été, après plusieurs heures de travail et une intervention qui a pratiquement mis en danger la vie de ma mère. Bien des heures après l'accouchement, quand mon père s'est présenté dans la chambre de la clinique, il n'avait pas un bouquet de fleurs à la main mais une policière au bras, celle qui venait de lui mettre une contravention. Constatant l'impossibilité de divorcer sur la base d'un précédent aussi prévisible et banal, mes parents ont décidé de faire la paix et j'ai passé les premières années de ma vie dans un appartement plein de tableaux laissés en plan et de portes dégonnées et repeintes qui ne menaient nulle part. À cette époque-là mes parents étaient artistes, ou c'est ce qu'ils disaient, mais pendant leurs loisirs, ils recevaient les subsides d'un début rudimentaire d'État providence. Parfois, mon père demandait à ma mère, comme preuve de son abnégation, de boire du détergent ou de l'essence de térébenthine diluée dans de l'eau ; l'essence doit lui être restée dans le sang, car c'est durant cette période que ma mère est devenue peintre. Son premier dessin, une esquisse au crayon, remonte à quelques mois avant ma naissance, c'est une lune presque étouffée par les fougères. Mais elle allait rapidement cesser de se servir des crayons et pinceaux pour se mettre à peindre à l'huile avec les mains, comme les enfants ; quand je la serrais dans mes bras, elle sentait toujours la fumée et la térébenthine.

Dans les années quatre-vingt, mon père travaillait dans une entreprise de construction. Grâce aux connaissances louches de mes oncles, il était entré dans la New York State Laborers' Union, l'élite de la classe ouvrière et manufacturière de la côte est. Son habileté en tant que charpentier – comparable à celle qu'il avait au poker – lui avait valu le surnom de « Main d'or », et il s'était bientôt retrouvé avec une suite de manœuvres portoricains qui lui portaient ses outils sur le chantier. Le chef de chantier, avant

de les faire monter sur les immeubles les plus hauts, distribuait des doses infimes de cocaïne, calibrées de sorte qu'ils ne soient pas pris de vertige, c'était une forme de sécurité au travail.

Le jour mon père construisait des immeubles, la nuit il démolissait des mariages.

Ma mère lui parlait à peine et sortait tout le temps avec sa meilleure amie, Lucy, une Américaine d'origine sicilienne qui s'était fiancée clandestinement avec mon oncle Arturo, celui qui se cherchait toujours des ennuis. Les familles étaient hostiles à cette union – Lucy était trop jeune et mon oncle était casse-pieds – mais ils continuaient à se fréquenter à travers les grilles de leurs habitations respectives. Ma mère leur avait demandé d'être mon parrain et ma marraine à mon baptême pour qu'ils obtiennent ainsi une attestation catholique.

Lucy avait été Miss Brooklyn dans sa jeunesse. Elle avait les cheveux frisés et gonflés, aucune des Barbie qu'elle m'offrait ne les avait comme ça, elle travaillait comme hôtesse au sol à Alitalia et quand elle n'était pas en train d'enregistrer les passagers, elle traînait ma mère dans les clubs de Manhattan pour danser, ou aux concerts des chanteurs néo-mélodiques qui venaient exprès pour les fêtes de sainte Rosalie, la patronne de Palerme. Parfois, ma mère ne rentrait pas de la nuit. Ensemble, elles prenaient des bains de soleil sur les toits goudronnés sans se mettre de crème solaire, elles emmenaient promener les chiens de Lucy qui vivait dans une maison pleine de meubles recouverts de cellophane dont l'odeur terrible de pipi et d'eau de Javel me faisait presque défaillir. Lucy répondait toujours par de vilains gestes aux gens qui la sifflaient quand elle portait des shorts blancs très échancrés, et puis un jour, elle a disparu, elle a changé de nom et ma mère continue à perdre son temps sur les sites des détectives privés en tapant le nom de Lucy, en vain.